

encore groupés selon l'*Indiculum*; selon P.-M. Bogaert, ce groupement X<sup>6</sup>.11-16 devrait être étendu à X<sup>6</sup>.9-10<sup>5</sup>: si le sermon 4 est connu d'Isidore, cela conforte cette hypothèse.

Voilà donc un très bel ouvrage, qui marque un immense progrès dans la connaissance des sources théologiques d'Isidore.

Jacques ELFASSI  
Université de Metz

*Jonas d'Orléans, Instruction des laïcs*, Édition, traduction et notes par Odile DUBREUCQ, Paris, 2012-2013 (*Sources Chrétiennes*, 549-50), 480 et 440 p.

Odile Dubreucq publie aux Sources Chrétiennes l'édition et la traduction, généreusement annotées, du *De institutione laicali (D.I.L.)* de l'évêque carolingien Jonas d'Orléans, qui constituait en 2007 sa thèse de doctorat de l'université Paris IV Sorbonne. Comme le souligne d'emblée la préface de Michel Rouche (p. 7-9), l'enjeu est de taille. Il en va des transformations de la culture laïque entre la fin du monde antique et le début du Moyen Âge et, en particulier, de son assujettissement au magistère des clercs. La place occupée par le *D.I.L.* (titre d'usage que l'ouvrage ne reçoit qu'au xv<sup>e</sup> siècle, p. 43) dans ce processus est considérable: dédié avant 828 au puissant comte Matfrid d'Orléans (†836), il s'agit de l'un des premiers miroirs des laïcs de l'Occident chrétien, avec le *De virtutibus et vitiis* d'Alcuin, le *Liber exhortationis* de Paulin d'Aquilée et le *Liber manualis* de Dhuoda. L'ouvrage compte soixante-neuf chapitres en trois livres, avec une préface: à la manière carolingienne, l'ensemble est une collection de citations bibliques et patristiques venant appuyer les thèmes choisis.

Né dans les années 760 et mort avant 843, Jonas est un personnage de premier plan du règne de Louis le Pieux. Remplaçant de Théodulf d'Orléans (en 818), Jonas est d'abord un intellectuel que l'empereur charge de réfuter l'iconoclasme de Claude de Turin (*De cultu imaginum*, commencé vers 825, achevé en 840-3) et qui prend vite une place prééminente dans le clergé. Il rédige les actes du concile de Paris, qui marque en 829 «l'entrée en scène de l'épiscopat carolingien», pour reprendre l'expression du chanoine Delaruelle. Il est l'auteur d'un miroir du prince, le *De institutione regia*, dédié à Pépin d'Aquitaine en 831 (édité par Alain DUBREUCQ dans la collection des *Sources Chrétiennes*, 407) dont le contenu, comme celui du *D.I.L.*, a des parallèles dans les conciles contemporains, à commencer par celui de Paris (cf. *SC*, 407, p. 35-42). Odile Dubreucq estime que le *D.I.L.* «correspond point par point au programme politique» de l'empereur et qu'il «fut imposé de manière officielle» (p. 67): l'impact de la pensée de Jonas sur la société carolingienne est considérable et il est heureux qu'on dispose enfin d'une édition critique.

La tradition manuscrite comprend neuf manuscrits; trois portent (ou portaient) le nom du destinataire, Matfrid d'Orléans (p. 44); cinq datent du ix<sup>e</sup> siècle (p. 83-7).

<sup>5</sup> Pierre-Maurice BOGAERT, «Le *tractatus* "De filio Abraham ducto ad sacrificium" dans un antique recueil de sermons d'Augustin utilisé par Isidore de Séville», dans *Amicorum Societas. Mélanges offerts à François Dolbeau pour son 65<sup>e</sup> anniversaire*, éd. Jacques ELFASSI, Cécile LANÉRY et Anne-Marie TURCAN-VERKERK, Firenze, 2013 (*Millennio Medievale*, 96; *Strumenti e studi*, n. s. 34), p. 69-87.

Odile Dubreucq démontre très nettement l'existence de deux recensions du texte (*a* et *b*), distinguées par des déplacements de chapitres (par exemple, le II, 8 de *a* devenant le II, 13 de *b*) et, plus localement, de citations et de paragraphes (un exposé très clair de ces divergences se trouve, avec un tableau récapitulatif, p. 88-96). L'existence de deux familles aussi homogènes pose naturellement une question de génétique textuelle : a-t-on affaire à deux états du texte voulus par Jonas ? Odile Dubreucq répond par l'affirmative : « il a réalisé plusieurs éditions d'une œuvre de base, en l'enrichissant de nouvelles lectures » (p. 97). Bien que le témoin le plus ancien, *K* (ms. Cologne, Dombibliothek, 184), appartienne au groupe *a*, Odile Dubreucq démontre de façon convaincante que ce groupe représente une réélaboration du texte original, qui avait la même structure que la recension *b* (p. 98). Quant à ce dernier, quoique plus fidèle au texte original, il est affecté par un « accident massif », l'omission de la fin du chapitre II, 23 correspondant à la perte d'un bifeuillet dans le sous-archétype. Peut-être aurait-il été préférable d'organiser le *stemma* de façon à faire apparaître le sous-groupe *VZF*, que ses variantes distinguent de *P*, celui-ci étant affecté, de surcroît, par l'interpolation accidentelle d'un pan entier du chapitre II, 23 dans le chapitre II, 24 à cause d'un feuillet inversé dans le sous-archétype (p. 100-3). Ces divers accidents et variantes permettent à Odile Dubreucq de montrer que Jonas a rédigé un premier texte, aujourd'hui perdu, dont l'organisation a été remaniée pour former la recension *a* dédicacée à Matfrid avant 828, puis dont huit chapitres ont inspiré le concile de Paris en 829 et dont l'organisation a été respectée mais le texte retouché en divers points pour former, après 828, la recension *b* (p. 101).

Les trois livres de l'ouvrage portent I. sur un exposé de la doctrine du salut insistant particulièrement sur la pénitence ; II. sur les aspects sociaux de la vie du laïc, ou plus précisément de l'aristocrate (« la vie conjugale, la situation du laïc au sein de l'Église hiérarchique, l'exercice du pouvoir, les relations sociales », p. 50) ; III. sur des préceptes moraux culminant dans la préparation à la mort et à l'au-delà. Le traité est une mine de renseignements sur l'éthique laïque et la société carolingienne en général, embrassant des thèmes aussi divers que le mariage, la sexualité, les faux serments, la chasse, les dîmes, l'esclavage... C'est peu dire qu'Odile Dubreucq a fait œuvre d'historienne à part entière : le texte est complété par des notes bien documentées, quoique dans une historiographie de langue surtout française (p. 17-31). Certaines notes sont de vraies dissertations (par exemple la note portant sur la métaphore du combat spirituel, p. 56 n. 1), qui devraient pousser les universitaires à se servir de ces volumes pour initier les étudiants à la société carolingienne.

Peut-être la bibliographie aurait-elle profité des apports d'une historiographie récente de langues anglaise et allemande. Le chapitre sur les dîmes aurait bénéficié de la somme de Susan WOOD sur les églises familiales (*The Proprietary Church in the Medieval West*, Oxford, 2008). L'exposé de la pénitence de Saint-Médard de Soissons de 833, qui est la crise décisive de l'empire carolingien, aurait mérité, elle aussi, une mise en perspective historiographique (p. 37-38). Sur cet épisode fondamental, la bibliographie est quasiment muette et l'interprétation, moralisatrice, est bien loin de l'historiographie récente (p. 67-68). On attendait une référence aux travaux de Steffen Patzold, remettant en cause la notion de *Reichseinheitspartei*.

Le *D.I.L.* mérite d'être situé dans la perspective de 833 et dans l'historiographie récente, en particulier pour ce qui regarde la pénitence de Saint-Médard. Jonas, quoique loyal à Louis le Pieux, milite pour le retour à l'antique pénitence publique – précisément

celle qui frappe l'empereur (*D.I.L.*, I, 10). C'est précisément son prédécesseur, Théodulf, qui est le premier témoin, dans son deuxième capitulaire épiscopal, du compromis carolingien sur la question de la pénitence (à faute privée, pénitence privée ; à faute publique, pénitence publique). En 829, au concile de Paris (c. 32), dont Jonas est l'inspirateur, on commande de faire brûler les pénitentiels irlandais, qui continuent de propager la pénitence privée. La pensée de Jonas a donc toute sa place dans le processus qui mène à la pénitence de Soissons, un processus que Mayke De Jong a mis en lumière depuis déjà plusieurs années et nommé en 2009 le *Penitential state*, c'est-à-dire l'usage de la pénitence publique à des fins de légitimation.

Il y aurait enfin lieu de mettre en perspective la morale conjugale de Jonas. L'époque carolingienne, qui s'ouvre avec une structure familiale dominée par des groupements larges et horizontaux (les *Sippen* de l'historiographie allemande), connaît un resserrement lignagier progressif autour de la famille nucléaire à transmission patrilinéaire, qui s'impose définitivement avec la féodalité. Or, le *D.I.L.* est un jalon de la christianisation du mariage : celui-ci y représente la vocation de l'*ordo* des laïcs et occupe une place considérable (p. 58-59 ; II, 1-16). Jonas insiste sur l'amour mutuel des époux et leurs devoirs respectifs, assurant au mari « un véritable ministère dans l'Église » (p. 51). Il y a lieu de s'interroger à nouveau sur le rôle de la christianisation du mariage dans la transformation des structures familiales dont Régine Le Jan a pu se demander si « elle n'a pas été la lame de fond qui a définitivement ruiné l'édifice carolingien ». La précieuse édition d'Odile Dubreucq est donc l'occasion de renouveler ces questionnements autour d'un texte remis à neuf.

Pour finir, on peut signaler l'existence d'un témoin manuscrit fragmentaire et encore inconnu du *D.I.L.* à la Staatsbibliothek zu Berlin (ms. Hamilton 53). Ce manuscrit carolingien contient, sans nom d'auteur, sept chapitres de l'ouvrage suivant la recension *b*. On ne peut, évidemment, reprocher à Odile Dubreucq d'avoir ignoré l'existence de ce témoin que le catalogue n'avait pas identifié et qui ne bouleversera pas l'établissement du texte. Je le décrirai dans une prochaine publication.

Warren PEZÉ

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

*Eginhard, Vie de Charlemagne*. Texte, traduction et notes sous la direction de Michel SOT et Christiane VEYRARD-COSME, avec la participation de Julien Bellarbre, Gaëlle Calvet-Marcadé, Sylvie Joye, Klaus Krönert, Céline Ménager, Mickaël Ribreau, Sumi Shimahara, Jens Schneider, Claire Tignolet, Clémentine Valette et Loïc Zimmer, Paris, Les Belles Lettres, 2014 (*Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge*), CXIII et 112 pages.

Le texte de cette nouvelle publication de la *Vita Karoli* est le texte publié par Léon Halphen dans la même collection en 1923 et réédité jusqu'en 2007, y compris pour la ponctuation. Les éditeurs ont eu l'excellente idée d'y introduire, entre crochets, la capitulation et les intertitres de Walahfrid Strabon, ce qui permet de lire aisément le texte de son « édition » et d'en prendre la mesure. Le texte a été vérifié sur 6 témoins, qui n'ont pas livré de nouvelle variante : contrairement à celle de 1923, l'édition est donc